

## La terminologie française des sciences et des techniques Point de la situation, problèmes particuliers, solutions

Pierre Agron

Volume 13, Number 2, juin 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/001860ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/001860ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

### ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Agron, P. (1968). La terminologie française des sciences et des techniques : point de la situation, problèmes particuliers, solutions. *Meta*, 13(2), 52–61. <https://doi.org/10.7202/001860ar>

# La terminologie française des sciences et des techniques

**Point de la situation, problèmes particuliers, solutions**

« Tous les moyens de l'esprit sont enfermés  
dans le langage, et qui n'a point réfléchi  
sur le langage n'a point réfléchi du tout. »

ALAIN

Je n'aime pas particulièrement Alain, mais si je place son propos en exergue, c'est que je le trouve aussi juste qu'ignoré.

Limitons-nous, présentement, au seul vocabulaire. La langue française des techniques et des sciences a-t-elle suffisamment de mots, en manque-t-elle, en a-t-elle trop ? Si elle en a trop, quels sont les inconvénients ? Si elle en manque, comment en forger ? Qui les forgera, et comment les diffusera-t-on ? Nous allons parcourir rapidement ces questions.

\*

\* \*

Un langage n'existe que par les hommes qui s'en servent. Ils s'en servent bien mal; c'est avec un étonnement toujours renouvelé qu'on le constate.

Il y a quelques mois, à Paris, pendant un congrès, un professeur de médecine regrettait que « les copies qui lui étaient remises trahissent une incapacité à s'exprimer en français. La plupart des candidats avaient écrit le contraire de ce qu'ils savaient, et cela sans s'en rendre compte. »

J'aurais pensé que le professeur poussait au noir si je n'avais eu maintes occasions de vérifier que le milieu des ingénieurs n'était pas mieux partagé.

Je suis en train d'écrire ces lignes quand m'arrive un bulletin de la Société des Ingénieurs civils de France où est reproduite l'introduction d'un ouvrage scientifique, rédigée par un universitaire, chef d'un laboratoire du Centre national de la recherche scientifique; elle commence ainsi: « Le phénomène d'échololocation est l'œuvre de biologistes... » Un phénomène qui est une œuvre ! Plus loin l'auteur veut dire que biologistes et ingénieurs n'ayant pas le même vocabulaire, se comprennent de plus en plus mal; il écrit: « Si même parfois des courants osmotiques de pensée tendent à s'établir, la divergence babélique des terminolo-

gies et des concepts d'approche des problèmes tend vers un accroissement du taux ordre/désordre, c'est-à-dire vers une entropie négative grandissante. »

Tout en appréciant simplicité et clarté du style, vous aurez pensé que ce professeur manquait de connaissance en arithmétique élémentaire. En effet, accroître la fraction ordre/désordre, c'est augmenter l'ordre au dépens du désordre, donc augmenter la compréhension entre biologistes et ingénieurs. Le cher homme a écrit le contraire de ce qu'il voulait. Comment des étudiants pourraient-ils s'exprimer bien ?

Il est surprenant de constater le jargon de certains universitaires. Car, enfin, leur métier devrait les conduire à scruter leur propre façon de s'exprimer pour en améliorer la clarté, la précision et ainsi l'efficacité. Or ils se laissent contaminer par la tendance générale, qui est au charabia.

À toutes les époques, des charlatans eurent recours à l'obscurité des propos pour éblouir le peuple. Mais nous assistons aujourd'hui à une généralisation du jargon et du charabia. Ces deux mots me déplaisent, et j'en veux à ceux qui me forcent à les écrire.

Un personnage décrit un nouveau système de lecture des chèques bancaires; aussitôt il emploie le mot « Gestalt », parle de « structuration des critères », de « langage de communication cosmique ». Un autre, examinant la situation faite aux chercheurs dans l'industrie, annonce qu'il va étudier les « facteurs situationnels de la créativité ». D'un article sur la poésie tout serait à mettre au pilori; j'en extrais cette phrase: « Tous *les codes* poétiques, qui se limitent à postuler une fonction phi ( $x_1 x_2 \dots x_n$ ) sans réaliser le théorème de l'existence sans se construire des séquences équivalentes à epsilon, *est [sic]* un code poétique raté. »

Ainsi Horace et Boileau, des ratés ! Peut-être feraient-ils remarquer que tout ratés qu'ils soient, on ne trouve chez eux aucune phrase dont le sujet est au pluriel quand le verbe est au singulier. Mais quelle critique de cuistre attardé, n'est-ce pas, aux yeux des tenants de la nouvelle littérature.

Parce que ces gens ne connaissent pas les mathématiques ils raffolent de termes mathématiques. Le mot « expliciter » connaît une grande vogue. Il me fait penser au mot « catalysé », chimique celui-là; on parle de littérature catalysée (?). Un charpentier écrit un livre, qui serait sans valeur. Heureusement il contient le mot « catalysé »: « Je suis resté catalysé devant la porte », dit l'auteur. Il voulait dire qu'il était resté immobile.

Le vocabulaire médical, le vocabulaire militaire sont sollicités pour alimenter en métaphores une pseudo-pensée. On n'en finirait pas de citer. Je ne puis cependant résister au plaisir de reproduire cette phrase que M. Louis Brunet, dans *Défense de la langue française*, donne comme exemple de jargon philosophique: « ... l'être pour soi posé hors d'elle — la pensée — c'est-à-dire pleinement indépendant de son acte à elle, elle le rend elle-même existant en elle, posé pour elle et intégré à son acte à elle, en sorte que désormais elle et lui existent en elle d'une seule et même existence suprasubjective... Ces choses-là, Husserl ne les a pas vues ! » N'est-ce pas succulent ?

Nous sommes plongés dans l'illusionnisme, voire l'imposture. Et presque toutes les activités humaines souffrent de ce cancer du langage.

Tout effort visant à orienter l'évolution de la langue doit donc commencer

par un nettoyage de l'esprit des « locuteurs ». Il faut changer habitudes et mentalité pour amener ceux qui utilisent le langage à prendre conscience de l'importance de ce langage, de la nuisance du jargon et de l'efficacité d'une expression juste.

Ce nettoyage est commencé. André Thérive traduit en français tel passage de Teilhard de Chardin, et montre que les brillantes propositions se résolvent en banalités. Louis Rougier démonte logiquement certaines théories philosophiques et met en évidence les jeux de mots, les confusions, les abus de langage sur quoi elles reposent. René Étiemble, dans son *Jargon des sciences*, exécute tel littérateur à la mode simplement en mettant opportunément sous les yeux du lecteur des échantillons de cette littérature, qui « sue l'ennui ».

Il faut donner à ce lessivage une ampleur immense, de façon que le moindre écrivain ne saisisse la plume qu'avec crainte; que, loin d'avoir le sentiment vaniteux qu'il délivre un message attendu « par les peuples prosternés », il redoute de se faire taper sur les doigts s'il n'écrit pas simplement et clairement.

\* \* \*

Avant de passer au vocabulaire des techniques et des sciences pour voir dans quels cas nous manquons de mots et dans quels cas il est légitime d'en fabriquer, saluons la langue commune. La grande règle est d'être compris du plus grand nombre possible; il faut donc, d'abord, s'adresser à la langue commune, et lui demander le maximum de services.

« En ce qui concerne la philosophie, disait Bergson, on nous sait gré d'avoir recommencé à parler une langue accessible au commun des mortels. Je dis « recommencé », car l'habitude de s'exprimer dans un jargon particulier était une habitude relativement récente, qui nous était venue de la philosophie étrangère. » Allusion à l'influence excessive de la philosophie allemande au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Bergson ajoute: « En réalité, il n'y a pas d'idée philosophique, si profonde, si subtile soit-elle, qui ne puisse s'exprimer dans la langue de tout le monde. »

Nous allons voir dans un instant quelles réserves il faut apporter à cette affirmation. Mais, comme nous ne voulons pas que nos propos puissent, à quelque degré que ce soit, être utilisés par les jargonneurs pour justifier leur pathos, répétons qu'il faut d'abord utiliser la langue commune, en choisir les mots avec soin, et surtout les disposer comme il faut.

Nous prendrons Bergson comme exemple parce qu'il fut à la fois un puissant émetteur d'idées nouvelles et un écrivain constamment attentif à la clarté et à la compréhension de ses textes.

Citons d'abord pour sa généralité, car elle déborde la philosophie, la critique qu'il adresse aux termes spécialisés: « Les termes, dits « philosophiques », emmagasinent des distinctions toutes faites, des idées toutes faites, des théories toutes faites; on les juge commodes au début parce qu'ils sont là, comme des vêtements de confection, tout prêts à être utilisés. Mais ils ne se moulent pas plus sur la forme de la pensée que des vêtements sur la forme du corps; plus on renonce aux attitudes convenues, plus on les trouve gênants — si bien que ce qui était apparu d'abord comme un vêtement commode, finit par être une véritable camisole de force pour la pensée. »

L'étude du ciel a été menée pendant des siècles avec la lumière visible comme

seul intermédiaire. Il y a peu d'années on a eu l'idée de recourir à d'autres rayonnements. Dès lors il devenait probable que l'on allait découvrir des objets célestes jusque-là invisibles. Cependant l'astronome, qui le premier a fait cette découverte, en a été tellement stupéfié qu'il a baptisé ces astres « interlopers », c'est-à-dire « intrus ». Motivation passionnée ! Car, tout de même, si dans l'univers il faut absolument désigner un intrus, qui de l'astre ou de l'astronome doit-on choisir ?

Sur l'aptitude universelle de la langue commune, il ne me paraît pas possible de suivre entièrement Bergson, car il y a parfois intérêt à donner aux concepts nouveaux des noms nouveaux. Lui-même nous en fournit une excellente preuve.

Il veut mettre en évidence une fonction de l'esprit, jusque-là négligée. Il lui faut la nommer. Comment faire ? Bergson songe à « intelligence », à « pensée ». Ce n'est pas possible, ces mots ont un champ trop vaste; l'idée qu'il veut transmettre serait émoussée et ne pourrait être comprise. Alors, « faute de mieux », dit-il, il se rabat sur le mot « intuition ».

Il eut été difficile de faire plus mal. Parce que « intuition » était déjà dans le vocabulaire philosophique, parce que employé par Bergson avec une acception qui lui était propre, et par d'autres dans d'autres sens, ce pauvre mot provoquera une confusion complète. Cela date de 1903. Bergson mourra en 1941. Pendant ses trente-huit dernières années, donc pendant la seconde moitié de sa vie, il ne cessera d'expliquer, de justifier son choix, et au fond de le regretter.

Voilà donc cet esprit, l'un des plus pénétrants qui aient jamais été, cet écrivain, l'un des meilleurs de la langue française, qui achoppe sur un mot.

« Malheureusement, dira-t-il à l'un de ses amis, nous ne sommes pas comme les mathématiciens, qui forgent les mots dont ils ont besoin. »

Et pourquoi, cher philosophe ? Montrez-nous la loi de la République qui vous l'interdit ? En réalité, vous avez été victime inconsciente de ces contraintes sociales que vous avez si bien décrites dans *les Deux Sources...* Parce que ce n'était pas la coutume des philosophes vous n'avez pas osé forger les mots qu'il vous fallait.

Or il faut des mots aux sciences et aux techniques.

Les grandes nations s'étant aperçues que leur bien le plus précieux était la matière grise de leurs citoyens, les activités spéculatives furent mises à l'honneur et le « chercheur » placé sur un pavois.

Que ce changement d'attitude ait entraîné des abus, c'est évident. Beaucoup de chercheurs ne cherchent pas grand-chose. Et le mot du ministre français, Dautry, vieux maintenant d'une trentaine d'années, est plus vrai que jamais : « Qu'ai-je à faire de chercheurs. C'est des trouveurs qu'il me faut. »

Il n'en reste pas moins que cet afflux a provoqué un foisonnement des sciences et des techniques, et corrélativement une énorme inflation du vocabulaire. Inflation excessive parfois; j'en donnerai plus loin des exemples. Car dans beaucoup de cas le conseil de Bergson est bon; pensons d'abord aux mots usuels.

En pratique, cette inflation s'est manifestée par une invasion de termes américains. Invasion facilitée par le snobisme, par le laisser-aller, par l'influence de la publicité, par les traducteurs des agences de presse (en grand nombre originaires d'Europe centrale), etc. Emprunts trop nombreux pour être assimilés, mal compris en plus et souvent détournés de leur acception d'origine. Sans répéter ce

que j'ai dit antérieurement à Namur, à Liège et ailleurs, je signale seulement combien est inutile cet excès d'emprunts, qui, du fait des structures différentes des langues, des comportements intellectuels opposés, agissent sur la langue française comme ces arbustes poussant aux creux des murs et dont les racines disloquent la maçonnerie.

Pour les concepts nouveaux, il faut donc des néologismes. Mais, que cela ne vous surprenne pas, il en faut aussi pour certains concepts anciens.

Un concept, blanchi sous le harnois, vit d'une vie ralentie. Il peut se trouver que l'évolution, intellectuelle, scientifique, économique, lui rende vigueur. Souvent, alors, il y a grand intérêt à donner à cette résurgence un nouveau nom, malgré les cris des conservateurs. Quel meilleur exemple citer que le génie chimique ? Il y a deux variétés de chimistes, le chimiste de laboratoire et le chimiste d'usine. Le premier travaille presque uniquement avec des objets en verre. Avant la guerre, le second n'avait pas une idée très nette des possibilités des appareils et des matériaux qu'il employait. Il existait, certes, par-ci par-là des chaires de physique industrielle. Mais on n'avait pas la claire conscience qu'il s'agissait d'un corps de doctrine. Ce fut chose faite au cours de l'immédiate après-guerre. Des revues naquirent, des thèses furent soutenues; les connaissances sur le sujet centuplèrent. Un nom jaillit, le génie chimique. « Pourquoi, dirent certains; ce que vous faites n'est que de la physique industrielle. Il est inutile de changer de nom. Au surplus, le nouveau est bien prétentieux. » Ils ne furent pas suivis, et je pense que ce fut une bonne chose. Le nouveau nom aida à la plénitude de la prise de conscience.

Autre exemple, *a contrario*: l'industrie des fusées se met à attacher de l'importance à la faculté d'enflammer, que présentent certains corps ou dispositifs, à leur agressivité incendiaire ou explosive.

Il faut distinguer ce concept de la faculté d'être enflammé (qui s'appelle *inflammabilité*). Quel nom donner ? Les Américains disent *incendivity*. Nous avons cherché; faut-il adopter le calque « incendivité », lui préférer « inflammativité » puisque tout le vocabulaire français dans ce domaine dérive de « flamme », avoir recours au grec et parler de « pyrotropie » ? Finalement, sur le conseil d'un membre de notre Comité, le professeur Paul Lafitte, nous avons conservé la vieille appellation, toute banale, *pouvoir d'inflammation*. Nous avons pris cette attitude surtout parce que le concept et son avenir ne nous paraissaient pas dignes d'un néologisme relativement élaboré.

La qualité du concept doit entraîner la qualité du néologisme. C'est parce que nous attachons beaucoup d'importance au concept que désigne en français le mot « engineering », que nous avons suivi notre président, M. G. Combet, et fait adopter le mot *ingénierie*, par les industriels notamment, et par les services ministériels du Plan.

\*

\*   \*   \*

Ces néologismes, comment les fabriquer ? Jadis, quand les « gens mécaniques » forgeaient leur vocabulaire, ces créations étaient longuement polies par l'usage oral. L'écriture n'intervenait que plus tard et les termes enregistrés avaient eu le temps de faire leurs preuves.

Aujourd'hui le néologisme doit être irréprochable dès son lancement. Il

heurtera cependant, parce que le milieu auquel il sera proposé est relativement cultivé, suffisamment en tout cas pour être paralysé par les scrupules et par ses propres idées sur la question. Le néologisme sera jugé affreux et inexact, car on voudrait qu'il évoque la totalité du concept, c'est-à-dire de ce que chacun croit voir dans le concept. Les termes indigènes sont défavorisés; on s'imagine trop les connaître. Pour les termes immigrant de l'étranger, au contraire, on retrouve inconsciemment l'état d'esprit des ancêtres, peu ou prou lettrés, et pour qui n'avait de valeur que la sonorité du mot.

Comment faire alors ? La situation est délicate, car une de nos principales sources de mots savants se tarit. Le recours à la langue grecque est de moins en moins possible. Les médecins eux-mêmes, qui furent de si gros consommateurs, dont le jargon alimenta de si nombreuses railleries, ne veulent plus en entendre parler. Tarissement irrémédiable, parce que le grec n'est plus compris même en ses rudiments, mais aussi parce que c'est une langue qui ne voit pas les choses simplement. Claudel aimait à faire remarquer que le latin a une manière directe d'énoncer ce que le grec prend par un biais très compliqué. « A-t-on idée, disait-il, d'exprimer un acte comme la lecture par le mot *anagnôskein* ? Le latin dit tout simplement *legere*. »

Cette complexité nous contraint à nous écarter du grec. Nous en souffrons. Croyez-vous qu'il soit efficace de forger « praxéologie » pour dire *science de l'action*, et « néaniscologie » pour *étude de l'adolescence* ? Un livre vient de paraître, où le mot « épistémologie » figure dans chaque titre et dans le texte plusieurs fois par page. J'ai beau faire des efforts, je lui préfère *théorie de la connaissance*.

Ces considérations me conduisent à répéter ce que j'ai déjà dit sur les hybrides. Dans une revue d'un très grand purisme, j'ai lu que les hybrides étaient les « enfants naturels de l'ignorance et de la pédanterie ».

Alors, aux hautes consciences qui président au destin de cette revue, je rappelle que Lavoisier a fabriqué l'hybride « calorimètre », et je leur demande quelle place ils lui réservent ? Parmi les ignorants ou parmi les pédants ?

Dans la mesure où nous avons besoin de mots, il n'est pas raisonnable de nous priver de la ressource des mots hybrides. *Thermomètre* désigne un instrument qui évalue la qualité de la chaleur. Il fallait baptiser un instrument mesurant les quantités de chaleur. *Calorimètre* est une très bonne solution.

Ce sont les mêmes puristes qui ne veulent pas que la langue évolue. Mais nous n'avons pas besoin que Racine ou Corneille nous comprennent. C'est l'inverse qu'il faut. La langue évoluera, efforçons-nous seulement de ne pas nous couper du passé. C'est déjà assez difficile.

En matière de néologismes, un bon exemple est donné par les mathématiciens. Ils ont abandonné leur grec du XIX<sup>e</sup> siècle, pour la langue commune. Ils créent des êtres mathématiques qu'ils qualifient avec humour de ribambelles, de signatures, de drapeaux. Saviez-vous que chez eux il existe des formes de Pfaff sympathiques et des anneaux d'Adèles ? Ils émettent des hypothèses de platitude, d'autres de bonté. Dedecker a un poulpe, Antoine un hérisson. Et si certaines sphères sont sauvages, il existe des tores moustachus.

Un tel vocabulaire est simple et sain, agréable et plein d'allégresse. Honnêtement M. Le Lionnais me prévient qu'il existe une tendance sombre dans ce

langage, qui comprend en effet des squelettes et des opérateurs de meurtre; certains anneaux sont méchants, et des processus sont « tués à la sortie d'un ouvert », tandis que certaines fonctions aléatoires sont « à cimetière ». En mars 1967, un mathématicien parisien fit une conférence; en voici le titre: « Assassins et algèbres symétriques ».

Ce qui n'empêche pas ce vocabulaire d'être précis, sérieux, et apte aux spéculations les plus abstraites de l'esprit humain.

Il existe un autre procédé, qui donne un nombre pratiquement illimité de néologismes. C'est la technique des « mots-ancêtres », qui consiste à fabriquer de toutes pièces un mot qui sera un ancêtre pour une lignée de mots.

Reprenons l'exemple de tout à l'heure. Nous cherchons un mot pour désigner une certaine fonction de l'esprit. Intelligence et pensée sont trop vastes, dit Bergson. Alors parmi les millions de mots possibles, et que nous fournit un ordinateur, prenons « pengée »; vous reconnaissez « pensée », où l'on a substitué à la lettre « s » le « g » de « intelligence ». Croyez-vous que si Bergson avait employé ce mot à la place d'intuition, cela n'aurait pas mieux valu ? Chaque fois que vous l'auriez rencontré dans un texte, vous n'auriez eu qu'à faire l'effort de vous souvenir de sa définition, tandis que lorsque vous rencontrez « intuition » vous devez commencer par effacer de votre mémoire toutes les acceptions sauf une. Et dans ce domaine, oublier est plus difficile que se souvenir.

\*  
\*     \*

Qui fabrique les néologismes techniques et scientifiques ? En France beaucoup trop de gens !

D'abord les commissions de terminologie qui existent au sein des organismes corporatifs de nombreuses industries. Ces commissions, pleines de bonne volonté, ignorent presque toujours les rudiments de la linguistique; et souvent elles s'ignorent entre elles. Heureusement l'Association française de normalisation (plus connue sous le sigle AFNOR) s'efforce avec bonheur de maintenir une certaine cohérence.

L'Académie des Sciences s'occupe de la langue scientifique.

La langue médicale est prise en charge par le Comité « Clair-Dire ».

Et les langues techniques par le Comité d'étude des termes techniques français.

Je n'exposerai point la manière de travailler du Comité déjà décrite en 1965 à Namur et au Colloque de Montréal en octobre 1966. Je rappellerai seulement deux points.

- En 1954, nous n'avons fondé le Comité, M. G. Combet et moi-même, que parce que personne ne voulait faire un travail auquel était, et reste opposée une bonne partie des milieux industriels. Donnons seulement l'exemple de cette puissante compagnie pétrolière, qui a fait paraître, chez un grand éditeur parisien, un luxueux « langage pétrolier », composé en majorité de termes américains; nous lisons dans la préface: « Il n'était pas question de jouer le rôle abusif d'un quelconque réformateur de la « langue du pétrole »; les usagers de celle-ci n'ont que faire de censeurs. »



Un membre de l'Académie française, auquel en 1956 nous demandions une préface, nous la refusait en estimant que nos efforts resteraient vains. Nous nous sommes battus seuls alors; comment pourrions-nous aujourd'hui estimer cet homme ?

• Le Comité d'étude des termes techniques français, qui travaille en liaison étroite avec l'AFNOR, a repris l'excellente méthode de l'AFNOR: il met ses travaux à l'enquête publique. Il recueille ainsi l'avis des spécialistes, ingénieurs ou linguistes, et il en tient compte pour dresser des propositions définitives. Quelle méthode plus ouverte, plus libérale pourrait-on imaginer ?

L'activité de ces divers organismes provoque bien entendu des litiges de frontière. Certains mots sont communs à plusieurs vocabulaires. Il faut donc se mettre d'accord pour que les utilisateurs n'aient pas une mauvaise impression, et ne se désintéressent pas de questions auxquelles il est déjà bien difficile de les attacher.

Mais cela ne va plus quand on arrive à certains journalistes, plus ou moins littéraires; ces braves gens, pour mettre au bas d'un article leur signature, n'hésitent jamais à semer le désordre et la confusion. Ils ne cherchent pas à se documenter sérieusement, prennent et déforment ce qui leur tombe sous la main.

Les choses n'ont pas été arrangées par la récente entrée en scène de l'Académie française. Les Académiciens, jusqu'à ces derniers mois, s'en tenaient sagement à un rôle de greffiers, d'enregistreurs de l'usage. Ils se tenaient à l'écart des vocabulaires spéciaux. Agacés, sans doute, par les critiques que leur adressaient des personnes mal informées, ils viennent imprudemment de sortir de leur réserve, et de faire connaître quelques « décisions » assez surprenantes. C'est ainsi qu'ils proposent l'entrée dans la langue de *bull dozer*, qu'ils recommandent de prononcer « boul-dozeur », ce qui fait coup double en introduisant orthographe et prononciation étrangères au français. Ils ont failli accepter *compound*, l'un des leurs y étant activement favorable; ils l'écartèrent de justesse avec l'étrange argument qu'ils n'acceptaient que des mots prenant un « s » au pluriel.

Dans de tels cas l'esprit cartésien qui souffle sur les bords de la Seine a tendance à ériger une organisation pyramidale, rigoureusement hiérarchisée. À la base, les organismes dont il a été question tout à l'heure. Ils font le travail et sont seuls à pouvoir le faire. Au-dessus un Centre international de grammaire; et au sommet de la pyramide, l'Académie française.

Ce serait une manifestation de cartésianisme excessif ! Il n'est pas sûr que les organismes actuels acceptent d'être ravalés au rang de manœuvres. En outre, remettre l'évolution d'une langue internationale à l'organisme exclusivement hexagonal qu'est l'Académie française, n'est peut-être pas très indiqué.

Le caractère international du Centre de grammaire est au contraire un élément positif. Dans la mesure où il sera réellement, effectivement international, vous aurez vous, Canadiens, un rôle important à jouer. Il vous faudra être vigilants et fermes, car vous seuls, qui êtes en première ligne, pourrez éviter que se reproduisent des « erreurs » telles que « compound » ou « bull dozer ».

Radio-Canada, dans sa fiche sur « contrôle », signale le déplorable emploi de ce mot à Paris, dans « contrôle des naissances » par exemple; il conclut « nous ne sommes pas tenus de suivre cet usage ». J'approuve, et je souhaite que dans

l'avenir l'activité et le poids des Canadiens fassent rectifier de tels usages parisiens.

De quoi s'agit-il ? D'aider ceux qui agissent, de renforcer ce qui va, de modifier ce qui ne va pas. Et avant tout de définir le travail à faire et d'établir un ordre d'urgence.

Que demandons-nous aux grammairiens ?

De la modération d'abord et de la prudence. J'ai dit l'hostilité de certaines industries. En 1966 au cours d'un congrès de médecine, à Versailles, un médecin s'écriait: « Que les linguistes nous laissent tranquilles ! » Si les ingénieurs, et plus largement les techniciens, apprennent qu'une sorte de dirigisme est exercé sur leurs langues par des gens totalement étrangers à leurs métiers, ils se cabreront, trop heureux de trouver ainsi une justification à une indisciplinabilité congénitale, qui remonte peut-être à leurs ancêtres les Gaulois.

Nous demandons aux grammairiens et aux linguistes de nous aider de leurs connaissances et de leur expérience, à enrichir et à diversifier nos langues spéciales.

Ces langues, aujourd'hui, ont tendance à s'uniformiser. La finale *-eur* devient le suffixe unique, qu'il s'agisse d'un homme ou d'une machine. Ainsi, par calque de l'américain les ingénieurs de l'informatique emploient le mot « compilateur » pour désigner une sorte de dictionnaire. Ne serait-il pas mieux de dire *compilataire* sur le modèle de dictionnaire, glossaire, vocabulaire, capitulaire, etc. ? Pour les machines, au lieu de l'inévitable *-eur*, ou *-ice* (calculateur, calculatrice), ne pourrait-on, dans certains cas, penser à la finale *-oir* ?

Mais j'ai parlé d'ordre d'urgence. Il est certain que la première tâche, je le redis, est de modifier la mentalité des gens. Au Canada, je crois, l'affaire est en cours. En France il y a beaucoup plus à faire. Il faut agir par la presse et par la télévision, surtout par la télévision.

Le public même cultivé ignore tout de la question; il faut que nous la lui enseignions. Enseignement délicat, qui serait à peu près vain sans la télévision. Des émissions assez courtes aux heures de grande écoute devraient être efficaces à condition de savoir insister sans lasser.

Vous pouvez tremper une étoffe dans une teinture, la couleur ne prendra pas. Les teinturiers, au préalable, font subir à l'étoffe un traitement qui la rend sensible à la couleur; ils l'appellent le « mordantage ». Il faut que nous commençons par « mordancer » les esprits. Ensuite seulement notre travail portera des fruits.

Que les pouvoirs publics ne craignent pas de manquer de besogne. La diffusion à l'étranger des livres écrits en français est insuffisante. Ne serait-il pas possible d'étudier une réduction des impôts qui pèsent sur ces livres ? Les États-Unis font cadeau de bibliothèques entières à des universités; pourquoi ne pas les imiter ? Il reste à prendre tout un ensemble de mesures de ce genre, qui sont du ressort exclusif de l'État.

\*

\* \* \*

Voici le terme de ce survol des vocabulaires techniques et scientifiques de la langue française. Ces vocabulaires ont régulièrement besoin de mots nouveaux, nous avons vu dans quelle mesure. Mais les hommes qui les manient doivent en faire un usage judicieux, relativement parcimonieux, variable suivant les circonstances et les milieux auxquels ils s'adressent. Pas de déluge de mots techniques;

d'abord la langue commune, comprise par le plus grand nombre.

Mais le vocabulaire n'est pas tout. Au-delà des concepts représentés par les mots, il y a les relations entre les concepts. Nos connaissances ne progresseront que si nous augmentons le nombre de ces relations, et si nous en créons de nouvelles.

Nous arrivons au seuil d'une période où les grandes langues scientifiques vont par nécessité évoluer assez rapidement et assez profondément. Les recherches sur les machines à traduire et sur les machines à lire conduisent les mathématiciens à s'intéresser à la linguistique suivant leur optique et leurs procédés, qui sont très spéciaux. Les âpres corps à corps entre les nations obligent chaque langue à trouver de nouveaux moyens d'expression sur lesquels la pensée s'appuiera.

Nous risquons alors de perdre notre passé, de ne plus comprendre notre littérature. Il faudra diriger l'évolution de la langue de façon à conserver ce passé. Non moins important sera le maintien entre les nations francophones d'une langue unique.

Toutes ces tâches sont difficiles. Pourrons-nous les mener à bien, dans de bonnes conditions ? Tirerons-nous tous dans le même sens ? Nous allons avoir besoin de travailler fraternellement. « Ce n'est pas parce que les choses sont difficiles que nous n'osons pas, disait Sénèque; c'est parce que nous n'osons pas qu'elles sont difficiles. »

PIERRE AGRON